

L'INTEGRATION DES IMMIGRES ET LEUR PARTICIPATION AU MOUVEMENT NATIONAL

« Le Maketo, voici notre ennemi ! Il est nécessaire de l'isoler dans toutes les dimensions de la vie sociale. »

Arana Goiri, 1899¹

« Il y a en Euskadi des milliers d'ouvriers venus d'Espagne, et cela ne nous rend nullement racistes. C'est simple : les habitants actuels d'Euskadi, qu'ils soient ethniquement basques ou pas, sont pour nous les futurs citoyens basques. »

ETA, 1964²

Un des aspects les plus novateurs et peut-être le plus intéressant du nouveau nationalisme est, qu'en renonçant définitivement à toute vision essentialiste de la nation, il permet l'intégration nationale des immigrés qui représentent désormais, au sens strict du terme³, le tiers de la population basque. [265]

I- UN CHANGEMENT D'ATTITUDES

1- Des nationalistes envers les immigrés

Contre son fondateur, Sabino Arana Goiri, qui affirmait que « peuple et nation sont des concepts qui se réfèrent à la race »⁴ et contre la quasi-totalité de ses principaux idéologues d'avant-guerre, comme par exemple de Aranzadi qui écrivait en 1931

¹ « Extranjerizacion », in *El Correo vasco* n° 67, 10/08/1899, *Obras completas*, p. 1761, et « Nuestros moros », in *Bizkaitarra* n° 4, 17/12/1893, *Obras completas*, p. 196.

² « Hemos aprendido historia », in *Zutik* n° 18, 17/12/1964

³ Personnes nées en dehors du Pays Basque.

⁴ « Efectos de la invasion », in *Baserritara* n° 11, 11/07/1897.

« avant tout et surtout, la nation nous parle de naissance, d'origine et de sang »⁵, le PNV déclarait solennellement en 1977 que « le principal critère d'appartenance à un peuple n'est ni le sang ni la naissance, mais la volonté d'intégration, l'assimilation culturelle et la contribution au développement de toutes les dimensions de la vie sociale »⁶.

Entre temps, plusieurs voix s'étaient certes élevées pour condamner cette vision étroitement raciale de la nation, surtout après que le nazisme eut donné la connotation que l'on sait au concept de race. Mais il fallut attendre l'éclosion du nouveau nationalisme pour qu'une définition nouvelle de la nation basque, basée non plus sur un être (essence), mais sur un vouloir être (volonté ou identification affective)⁷ permette un réel changement d'attitude envers les immigrés. C'est ETA qui systématisera le mieux ce changement :

1) La proportion des immigrés dans la population basque ne cesse d'augmenter. Dans le cas de nombreuses villes, ils sont même en passe [266] de devenir majoritaires⁸.

2) Bien que leur présence influe négativement sur la conservation de la langue et de la culture basques⁹, ces immigrés ne peuvent cependant pas être tenus pour responsables de leur disparition, ou tout au moins de leur recul alarmant : « Notre idéologie rejette de façon catégorique les attitudes racistes et discriminatoires que certains noyaux de notre pays maintiennent encore envers les travailleurs immigrés. Les immigrés ne sont responsables ni de la perte de l'*euskera* ni de l'oppression que nous

⁵ *La nacion Vasca, op. cit.*, p. 20.

⁶ « Ponencia de planteamiento político », in *Documentos de la Asamblea Nacional, marzo de 1977*, p. 19 (cité par Corcuera et Garcia, « Sistema de partidos, instituciones y comunidad nacionalista en Euskadi », in *Revista de politica comparada* n° 2, p. 178).

⁷ Voir supra.

⁸ Il ne faut cependant pas croire que les positions qui suivent (main tendue vers les immigrés) soient le fruit d'une espèce d'opportunisme arithmétique. Les militants d'ETA, bien que très sensibles à l'augmentation du nombre des immigrés, étaient en fait loin de penser (en l'absence quasi totale de divulgation des statistiques officielles) qu'elles atteignait de telles proportions. Témoins de cela, les chiffres avancés par Beltza (alors un des principaux idéologues et chercheur d'ETA) : 400.000 immigrés, soit 18 % de la population en 1970 (repris dans *Nacionalismo y clases sociales*, San Sebastian, 1976, Ed. Txertoa, p. 155). A l'époque, ces chiffres parurent déjà énormes. Le nombre réel des immigrés, toujours en 1970, était en fait de 688 104, soit 29,48% de la population.

⁹ Et soit parfois même dénoncée comme une des facettes de la politique franquiste « visant l'assimilation forcée du peuple basque » (donc référence ethnique...).

subissons actuellement. Ils sont victimes, comme nous, de structures capitalistes, qu'ensemble nous devons remplacer par d'autres, socialistes. »¹⁰

3) La tâche des nationalistes, au lieu de rejeter ces immigrés et de les accabler de tous les maux, doit au contraire viser à faciliter leur intégration à la société et à la culture basques.

4) Cette intégration sera d'autant plus facile que la situation d'Euskadi (« pays prolétaire ») donne une dimension éminemment révolutionnaire au combat national basque, ce qui se traduit réciproquement par le fait « qu'en Euskadi, la lutte pour le socialisme fait du travailleur immigré un combattant de la lutte de libération nationale »¹¹.

2- Des immigrés envers les natifs et les nationalistes

Quel pouvait être, au début du siècle, le pourcentage d'immigrés qui, résidant en Pays Basque depuis moins de cinq ans, se seraient prononcés soit [267] pour l'indépendance totale du Pays Basque (création d'un État séparé), soit pour sa quasi-indépendance (statut d'autonomie très large reconnaissant le droit à l'autodétermination) ? Nous ne pensons pas commettre quelque hérésie sociologique en affirmant (au regard de ce qui a été exposé en première partie) que ce pourcentage devait avoisiner zéro. Combien ce même pourcentage atteint-il en 1980 ? 37,8 % !¹² [268]

¹⁰ In *Zutik* n° 31, juillet 1965, p. 6.

¹¹ *Ibidem.*

¹² Ce pourcentage provient des résultats d'une enquête effectuée en Pays Basque durant l'été 1980 par EMOPUBLICA (échantillon, 1 300 personnes de plus de 16 ans) sur l'identification « basquiste » et nationaliste de la population basque. Les principaux résultats de cette enquête sont exposés et commentés par José A. Garmendia, *Abertzales y vascos*, ouvrage collectif, Madrid, 1982, Ed. Akal.

La question était la suivante : « Quelle est, des alternatives suivantes, celle qui, en réalité, convient selon vous le mieux au Pays Basque ?

- Un gouvernement fort depuis Madrid.
- Un statut d'autonomie en évitant tout dangereux glissement vers l'indépendance.
- Un statut d'autonomie équivalent à une quasi-indépendance.
- La création d'un l'Etat basque indépendant.

Voici les réponses en pourcentage :

	Madrid	Autonomie modérée	Quasi indépendance	Indépendance
Natifs	4,3	28,3	36,0	31,4
Immigrés	16,6	43,5	21,9	17,9
Total	8,1	32,9	31,7	27,9

Ventilation des réponses des immigrés suivant la date de leur arrivée en Pays Basque :

Date d'arrivée	Madrid	Autonomie modérée	Quasi indépendance	Indépendance
----------------	--------	-------------------	--------------------	--------------

Ce bouleversement dans la position des immigrés envers la question nationale basque, et donc envers les nationalistes, est accompagné d'un changement non moins radical de l'image qu'ils se font des autochtones. Nous sommes ici aussi, en l'absence totale de statistiques concernant l'opinion des immigrés envers les natifs au début du siècle, réduit à faire des suppositions. Mais, vu les positions raciales et ségrégationnistes des premiers nationalistes qui ne cessaient de parler au nom de tous les Basques, vu les très nombreux témoignages sur l'animosité (qui dégénérait bien souvent en bagarres) entre ouvriers autochtones et ouvriers immigrés, vu l'institutionnalisation de cette scission conflictuelle à travers l'affrontement de la STV (syndicat « des autochtones ») avec l'UGT (syndicat « des immigrés »), vu enfin les prises de position du PSOE, principal représentant politique de ces immigrés, ne cessant de dénoncer l'égoïsme des autochtones, la bestialité des patrons (qui étaient autochtones) et le racisme des nationalistes (qui étaient autochtones), il ne nous paraît pas hasardeux d'avancer que le pourcentage d'immigrés qui auraient répondu « mépris », « raciste » et « supériorité » à la question « comment qualifiez-vous, de façon générale, le comportement de ceux qui sont d'ici (autochtones) envers ceux qui viennent d'autres régions (immigrés)? », n'aurait en rien été négligeable, mais qu'au contraire ces trois mots auraient majoritairement traduit, dans l'ambiance qui était celle du Pays Basque en ce début de siècle, l'opinion des immigrés envers les autochtones. Or, combien ce pourcentage atteint-il en 1980 ? 6 % !¹³ [269]

Quel pouvait être, au moment où Sabino Arana Goiri écrivait : « Grand dommage font à la patrie cent *maketos* qui ne savent pas l'*euskera*, mais plus grand dommage encore lui fait un seul *maketo* qui le sait »¹⁴ la proportion d'immigrés dans

Moins de 5 ans	7,4	38,8	25,8	28,0
De 5 à 10 ans	19,4	39,9	25,7	14,4
De 10 à 20 ans	13,9	50,4	22,1	13,6
Plus de 20 ans	17,3	42,3	21,2	19,2

Le pourcentage indiqué dans le texte (37,8) ne correspond pas à celui du tableau (25,0 + 28,0). Nous l'avons calculé non pas, comme dans le compte rendu de l'enquête, en excluant les sans réponses, mais au contraire en les prenant en compte. Le pourcentage de ces derniers est de 19,4 pour les autochtones et de 37,3 pour les immigrés (inférieure à 5 ans = 29,7 % ; de 5 à 10 = 44,5 % ; de 10 à 20 = 42,4 % et supérieure à 20 = 25,6 %).

¹³ Même source que la note 12. La distribution des réponses des immigrés est la suivante : aimable, 57 % ; supériorité, 2 % ; hospitalier, 12 % ; mépris, 1 % ; correct, 13 % ; raciste, 3 % ; indifférent, 5 % ; sans réponse, 2 %.

¹⁴ « La Patria », in *Baseritara* n° 8, 20 juin 1897, *Obras Completas*, p. 1307.

l'ensemble des personnes qui apprenaient alors l'*euskera* ? Ici aussi, sans crainte de se tromper : voisine de zéro. Quelle est cette proportion en 1978 ? 35 % !¹⁵

II- LE NATIONALISME, RACCOURCI POUR UNE ADAPTATION GRATIFIANTE ET EXPRESSION D'UN MECONTENTEMENT DIFFUSE

Bien qu'extrêmement important, le changement d'attitude des nationalistes envers les immigrés ne peut à lui seul rendre compte du non moins profond et radical changement de position des immigrés envers la question nationale. Le bouleversement dans la définition de la nation basque permet aux immigrés de se rapprocher et même de rejoindre le mouvement national, mais n'explique pas ce rapprochement. Ici aussi, ce n'est pas une situation qui peut révéler le sens d'une action, mais le système d'action qui l'origine (armature des relations sociales dans l'espace d'orientations culturelles vécues).

Mais, avant de tenter une explication de ce rapprochement, essayons d'abord de le cerner pour en déterminer les principales caractéristiques et en mesurer l'importance. Pour ce faire, nous nous baserons sur les résultats de l'enquête Garmendia (voir note 12). Un des points les plus intéressants de cette enquête est d'avoir établi une distinction entre l'attitude nationaliste [270] des personnes interrogées¹⁶ et leur « basquisme » subjectif¹⁷. En effet, tous ceux qui se sentent Basque ne sont pas obligatoirement nationalistes, et tous les nationalistes ne sont pas obligés de se sentir Basques.

Si le premier cas de figure semble évident, le second est loin de tomber sous le sens : qui peut bien, en Pays Basque, être nationaliste basque et, en même temps, ne pas

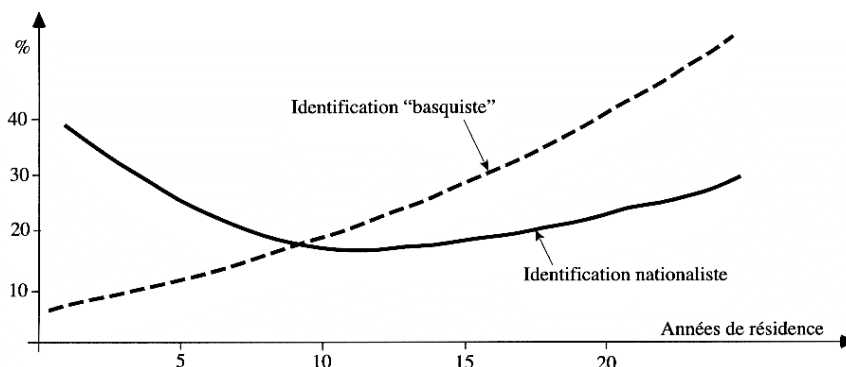
¹⁵ Ce chiffre est fourni par le Gipuzkoako Euskal Eskolen Batzordea (organisme non officiel coordonnant alors l'ensemble des cours du soir pour adultes au niveau du Guipuzcoa) et correspond au cours 1978-1979. Sur les 8 387 élèves immatriculés à ces cours, la proportion d'immigrés était de 20 % dans le canton (traduction approximative de *comarca*, unité géographique de base au niveau d'une province) d'Urola, de 47 % dans celui du Haut Urola, de 22 % dans celui de la Bidassoa, de 20 % dans celui d'Eibar, de 30 % dans celui de la Vallée de Leniz, de 24 % dans celui de la Costa et de 15 % à Saint-Sebastien et Renteria (Cité par Inaki Martinez de Luna in *Abertzales y vascos*, op. cit., p. 150).

¹⁶ Attitude déterminée par les réponses à une question sur l'avenir politique et institutionnel souhaité pour le Pays Basque (indépendance, autonomie, etc. : voir note 12).

¹⁷ « Basquisme » déterminée par les réponses à la question : « Vous considérez-vous comme basque ? ». 70,7 % des personnes se considèrent comme basques, 16,3 % ne se considèrent pas comme basques, 5,8 % plus ou moins et 7,2 % ne savent pas ou ne répondent pas.

se sentir Basque ? L'enquête apporte la réponse que l'on devine : les immigrés, et spécifiquement : essentiellement ceux qui résident depuis peu de temps en Pays Basque¹⁸ .

Les tableaux des notes 12 (identification nationaliste) et 18 (identification « basquiste ») peuvent être visualisés ainsi :



Au regard de ces courbes, nous pouvons avancer que l'identification « basquiste » des immigrés, quasi nulle à leur arrivée, progresse régulièrement au fur et à mesure que la durée de leur résidence en Pays Basque augmente. Que leur identification nationaliste, élevée durant leurs premières années de résidence en Pays Basque, décroît ensuite régulièrement jusqu'à environ 15 ans de résidence. Au-delà, elle progresse de nouveau à un rythme sensiblement égal à celui qui correspond à l'augmentation de leur identification « basquiste ». Et enfin que le nationalisme des immigrés résidant en Pays Basque depuis moins de 10 ans exprime autre chose que leur « basquisme ». [271]

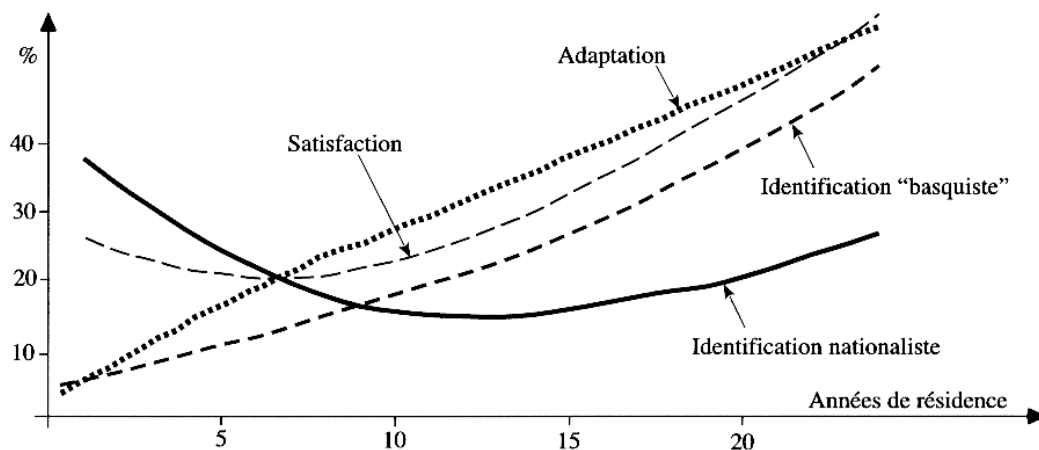
Cherchant à savoir si l'identification « basquiste » des immigrés était un bon indicateur de leur adaptation et de leur satisfaction de vivre en Pays Basque (ce qui démontrerait en retour que le nationalisme des immigrés récemment arrivés exprime

¹⁸ 91,4 % des autochtones se considèrent comme basques alors que ce pourcentage n'atteint que 37 points chez les immigrés. Ventilées suivant les dates d'arrivée des immigrés, leurs réponses à la question « vous sentez-vous basque ? » s'ordonnent ainsi (comme pour le tableau de la note 12, ces pourcentages excluent les sans réponse (moins de 5 ans = 13,5 % ; de 5 à 10 ans = 7,9 % ; de 10 à 20 ans = 4,9 % et supérieur à 20 ans = 0 %) :

Date d'arrivée	Non	Plus ou moins	Oui
Moins de 5 ans	79,7	8,2	12,2
De 5 à 10 ans	74,5	13,3	12,2
De 10 à 20 ans	44,3	14,8	40,9
Supérieur à 20 ans	28,5	15,7	55,9

pour une large part de l'inadaptation), l'enquête réservait une série de questions visant à mesurer ces deux dernières.

Les résultats, ventilés suivant la durée de résidence, peuvent plus ou moins être visualisés ainsi.



[272]

Confirmant ce que ces courbes laissent entendre, la mise en corrélation mathématique identification « basquiste » - identification nationaliste - satisfaction - adaptation, montre en particulier que l'identification « basquiste » est un excellent indicateur d'adaptation, et que, si l'identification nationaliste tend à devenir un bon indicateur d'adaptation des immigrants à partir de 15 ans de résidence, elle rentre, en deçà, en corrélation chaque fois plus négative avec leur adaptation et leur satisfaction de vivre en Pays Basque¹⁹. D'où la conclusion de l'enquête : « le nationalisme des immigrants récemment arrivés en Pays Basque reflète, pour une large part, leur inadaptation et leur insatisfaction. Plus celles-ci sont fortes et plus celui-là devient radical. Pour rompre le cercle d'isolement, beaucoup choisissent la fuite en avant, la

¹⁹ Voir les résultats exacts et le calcul des corrélations dans le compte rendu de l'enquête, *op. cit.*, pp. 54-66.

radicalisation d'attitudes et de comportements nationalistes. »²⁰ Mais ce que l'enquête ne nous dit pas, c'est pourquoi et en quoi le nationalisme représente, aux yeux des immigrés, un excellent moyen de réduire leur inadaptation et leur insatisfaction. Il y a 80, 50 ou même 30 ans, les immigrés étaient tout aussi perdus à leur arrivée en Pays Basque. Ils étaient cependant loin d'adopter des attitudes nationalistes, et encore moins des attitudes nationalistes radicales.

Le nouveau nationalisme *permet* et même souhaite l'intégration des immigrés, l'enquête *constate* ce rapprochement et en donne les dimensions. Mais ni l'un ni l'autre *n'explique* pourquoi et comment ce rapprochement et cette intégration ont lieu. Entre l'ouverture du nationalisme aux immigrés et l'adhésion puis l'action de certains d'entre eux, réside toute l'épaisseur d'une décision que seule la structure des relations sociales, des expériences concrètes et du vécu quotidien dans lesquels ils s'insèrent peut rendre compte.

Ces immigrés, ceux de la seconde vague (1955-1975) arrivent, tout comme leurs prédécesseurs du début du siècle, en pleine expansion expressive de l'identité basque. Mais celle-ci n'est plus liée à la construction d'un « nous Basques » face à « eux les immigrés, les maketos, ce ramassis de bâtardise ». [273] La collectivité basque des années 1960-1970 n'est plus déchirée en deux. Elle se regroupe au contraire chaque fois plus, au fur et à mesure que la fin du franquisme approche, autour d'un « nous la société civile » face à « eux les forces de l'ordre et ceux qui les commandent ».

D'entrée, les immigrés récemment arrivés perçoivent, dans l'expérience concrète de leur quotidien, l'existence de cette société civile basque qualifiée plus haut de souterraine. Mais perception ne veut pas dire adaptation et encore moins intégration. Cette société est, on l'a vu, clandestine, faite de mille réseaux, codes, signes dont la connaissance ne peut être que le fruit de subtiles approximations puis pratiques nées d'un quotidien partagé. La répression est omniprésente. Pour vivre, cette société doit résister et donc se prémunir de tout danger d'infiltration, de noyautage, par tout un ensemble de défenses.

C'est précisément contre ces défenses que bute le nouvel arrivé. Pas moyen de s'intégrer réellement à cette société sans appartenir à un des multiples canaux

²⁰ *Ibidem*, p. 56.

clandestins qui l'irriguent, et donc pas moyen d'y appartenir sans être reconnu et accepté par ceux qui y transitent. Reconnaissance que le nouvel arrivé n'est pas un *chivato*²¹, un membre de la *txakurrada*²² ou tout simplement un franquiste ou un pro-franquiste.

C'est en ne perdant pas de vue cette exigence de reconnaissance que l'important phénomène d'adhésion, si rapide et radicale, des immigrés récemment arrivés au nationalisme basque devient explicable. Se proclamer nationaliste et surtout agir en conséquence revient à chausser des bottes de sept lieux pour rejoindre la société souterraine. D'entrée, c'est se situer à son cœur même, dont les battements ne cessent d'impulser des pratiques transgressives.

Or, quoi de plus transgressif et de plus rebelle que d'être nationaliste ? Et lorsque nous écrivons nationaliste, l'affaire est claire pour ces immigrés : dans l'ambiance des années 1960-1970, se proclamer nationaliste, [274] c'est se prononcer pour l'indépendance d'Euskadi et adopter une attitude pro-ETA. Le principal moyen, à la fois le plus rapide et le plus gratifiant²³ par lequel les immigrés rejoignent la société civile basque est avant tout d'ordre transgressif et radical²⁴.

Il ne faut cependant pas croire que cette attitude soit purement « opportuniste » :

1) Dans une large mesure, ce ralliement au nationalisme radical exprime aussi un mécontentement diffus que rien n'avait jusqu'alors permis d'épancher. D'abord les années précédant le départ, la plupart du temps des années semées d'embûches :

²¹ Indicateur, délateur, en espagnol.

²² « Meute de chiens » en *euskera* : terme par lequel la police et les forces de l'ordre sont désignées en Pays Basque.

²³ D'entrée l'immigré nouvellement nationaliste est gratifié de son appartenance au peuple travailleur basque qui, comme ne cesse de le répéter ETA, « est composé de tous ceux qui vendent leur force de travail en Euskadi et qui tentent de s'intégrer à la lutte de libération nationale et sociale » (*Zutik* n° 63, mai 1972). L'emploi incertain des quelques mots et expressions basques qu'il connaît à peine ne suscite pas de la moquerie et encore moins du rejet, mais des encouragements et de la sympathie extrêmement gratifiants.

²⁴ Les résultats électoraux reflètent bien ce processus : la corrélation immigrés - nationalisme radical (EE et HB) est, en regard de la corrélation immigrés - nationalisme modéré (PNV) extrêmement importante (pour le calcul de ces corrélations pour l'ensemble des 448 sections électorales du Guipuzcoa, voir l'étude de Luis Nuñez « Sectores sociales que han votado a cada partido », in *Punto y Hora* n° 126, 25/05/1979, pp. 14-15). A tel point qu'on peut affirmer que la quasi totalité des immigrés nouvellement nationalistes appartiennent aux formations les plus radicales (et même à ETA : le 27 septembre 1975, deux de ses militants, Angel Otaegui et Juan Paredes Manot étaient fusillés. Le premier, né à Nuarbe (Guipuzcoa) était un *Vasco de toda la vida* (Basque depuis toujours); le second, né à Zalamea de la Serena (Badajoz) et résidant depuis tout juste 10 ans en Pays Basque deviendra le symbole de l'intégration des immigrés au combat national basque).

chômage, difficultés financières, etc., celles qui ont motivé la décision de quitter le pays. Puis le traumatisme du départ. Enfin une arrivée dans des conditions généralement désastreuses : un travail pénible, un logement *de los sesentas*²⁵, et la difficulté de s'intégrer à une société à la fois omniprésente et insaisissable (clandestine). Bien souvent, l'adhésion nationaliste signifie aussi l'explosion de ce mécontentement accumulé que l'on peut, sans risque de se tromper, assimiler à de pures conduites de crise. [275]

2) Ces immigrés, dès leur arrivée en Pays Basque, subissent aussi, en tant que Basques, la répression générale et arbitraire. Souvent, quelques semaines après leur installation, ils en sont très directement les victimes²⁶. Ce qui peut susciter deux types de réaction : celle de se démarquer par tous les moyens « des Basques » pour ne plus souffrir de la répression ou, au contraire, celle de s'identifier au maximum avec eux dans le partage d'un même quotidien et d'une même protestation.

À moins de rentrer dans la police, la première ne sert à rien : outre le fait qu'une personne ayant décidé de « ne pas être Basque » peut se faire matraquer, comme tout le monde, le lendemain de sa décision, elle est sûre qu'agir ainsi revient à renoncer définitivement à s'insérer dans la société basque, sans compter le risque de se voir refuser d'être servie dans un magasin, de subir le silence pesant dans les bars où elle rentre, d'être mise à l'index par ses voisins, etc.

La seconde réaction peut être très rapide, quasi immédiate, surtout lorsqu'il s'agit de jeunes. De quel côté, en effet, ces jeunes immigrés, assistant par exemple à une bataille de rue opposant des jeunes de leur âge à la police espagnole (qui, quelques temps auparavant les aura peut-être frappés en les traitant de « sales Basques »), de quel côté vont-ils se ranger ? Et que vont-ils avoir envie de crier alors que tout le monde crie *askatasuna*, *amnistia* ou même *ETA herria zurekin*²⁷ ?

Les témoignages d'*Interview 54* et d'*Interview 20* illustrent bien ce qui vient d'être exposé.

²⁵ Des années 60 : ceux qui furent construits à la hâte durant les années du second boom industriel et démographique, sans le moindre souci d'esthétique, d'isolation, etc.

²⁶ Voir par exemple *supra* le témoignage de *Interview 25*.

²⁷ Liberté, amnistie et ETA, le peuple est avec toi. Voir en annexe une description du climat dans lequel se trouvaient plongés les jeunes immigrés dès leur arrivée à Renteria.

- « Je suis devenu Basque... (C'est quoi être Basque ?) Je sais pas... aller aux manifs... être avec les gens d'ici, emmerder les flics. Bon, ça au début. Maintenant j'apprends le basque avec des copains (...). Je n'ai pas voté, ça sert à rien. Sinon, j'aurais voté Herri Batasuna. »²⁸

- « On est arrivé en 1972 (...). Au début c'était dur, on ne connaissait personne. Puis peu à peu, les voisins, les copains à l'usine (...). Au début j'étais contre (les nationalistes). Je ne sais pas pourquoi... Peut-être parce que j'avais toujours [276] entendu que les Basques étaient des brutes et des séparatistes. En 1975, il y a eu les grèves et les manifestations. Juste avant, il y avait eu l'état d'exception. J'ai vu la répression (...). Ça m'a beaucoup changé (...) et puis il y a eu 1976 : ma femme a été blessée par la police dans la rue (...) les voisins sont venus, et même des gens qu'on ne connaissait pas. Tout le monde venait aux nouvelles, tout le monde était avec nous (...). Ce jour-là, J'ai réellement senti qu'on était d'ici. »²⁹

3) Les 18 interviews approfondies que nous avons réalisées auprès d'immigrés ont permis de dégager un facteur d'intégration auquel nous n'avions même pas pensé. Par la suite, des entretiens avec d'autres immigrants confirmeront l'importance de ce facteur : l'identité de Basques dont ces immigrants sont taxés lorsqu'ils retournent dans leur pays d'origine et les conséquences que cela entraîne.³⁰ Dans bien des cas, les immigrants se sont sentis pour la première fois basques *non pas en Pays Basque, mais dans leur pays d'origine*. 15 des 18 interviews signalent que cette identification apparaît suite à une référence à la « question basque » (nationalisme). Dans la plupart des cas, il y a incompréhension du milieu d'origine ou solidarité de circonstance. Mais ce milieu « ne sent pas le problème comme nous on le sentait déjà au bout de six mois de résidence ici (Pays Basque) » (Interview 57). De la perception de ce décalage naît souvent « l'identité nouvelle » de ces immigrants.

Le témoignage d'Interview 62 (31 ans, Renteria, novembre 1981) illustre bien ce phénomène : « La première fois que je suis retourné à Badajoz, j'ai retrouvé mes amis,

²⁸ 23 ans, Renteria, octobre 1981.

²⁹ 46 ans, Baracaldo, octobre 1980.

³⁰ De son côté, Interview 57 (Hernani, 3 février 1982), animateur et pendant deux ans responsable de l'Association des Immigrés en Guipuzcoa, souligne l'importance de ce phénomène qui « pour des milliers et des milliers d'immigrés a joué un grand rôle dans leur identification et leur désir d'intégration au Pays Basque ».

ceux du collège, du quartier. Ils ont commencé à m'appeler « le Basque » et par la suite en firent mon surnom. Cela ne me faisait ni chaud ni froid. Je suis retourné trois fois comme cela en moins de six mois. Tous mes amis étaient là-bas et j'aurais bien voulu y rester (I 62 est arrivé en 1969 à Renteria à l'âge de 18 ans). Ensuite il y eut le procès de Burgos. Je crois que ça a été très important pour moi. Les manifestations étaient impressionnantes, pendant deux jours il y eut des barricades dans le centre (de Renteria). Je connaissais alors un ami et j'ai été aux manifestations avec lui, un peu par aventure peut-être (...) par curiosité aussi. Instinctivement je me rangeais du côté de ceux qui manifestaient. [277] De toute façon sauver les six (condamnés à mort) me paraissait juste (...). Trois mois après, à Pâques, je suis retourné à Badajoz. Je retrouvais alors mes amis et la question d'ETA vint sur le tapis. Ils dirent qu'ils l'avaient bien cherché avec l'assassinat de Manzanas, que c'étaient des fous, que si on nous donnait l'indépendance, on crèverait de faim, qu'on aurait que du fer et des sapins à manger (...). Je dis alors que moi aussi j'avais été aux manifestations, qu'à Renteria tout le monde y avait été, que les gens n'étaient pas des mauviettes, qu'ils n'hésitaient pas à faire grève et perdre leur paye par solidarité et que si mon père avait été obligé d'immigrer ce n'était pas parce qu'on crevait de faim en Pays Basque mais à Badajoz (...) On se fâcha et ils m'insultèrent. Je dus alors m'échapper en courant. Je m'en rappelle encore car, par cette course, je m'éloignais définitivement de là-bas et je rejoignais définitivement ici. C'est après cela que j'ai réellement eu envie de m'intégrer ici ».

Dans bien des cas, il y a même radicalisation de cette incompréhension. Ainsi, Interview 57 nous signale comment plusieurs immigrants eurent leurs pneus de voiture crevés lorsqu'ils rentraient chez eux. Inversement, Interview 64 nous dit comment il accroche exprès le drapeau basque à la maison maternelle (près de Palencia) « pour emmerder le voisin » (avec lequel il s'est fâché à propos de la « question basque »).

III- RENTERIA

Une étude plus partielle mais plus précise, celle de l'attitude des immigrants envers le mouvement national basque à Renteria, permet de confirmer ces conclusions. Nous avons choisi la ville de Renteria (Guipúzcoa) car elle constitue l'exemple typique de ces villes basques qui, entre 1955 et 1975, ont vu leur population doubler, tripler et parfois

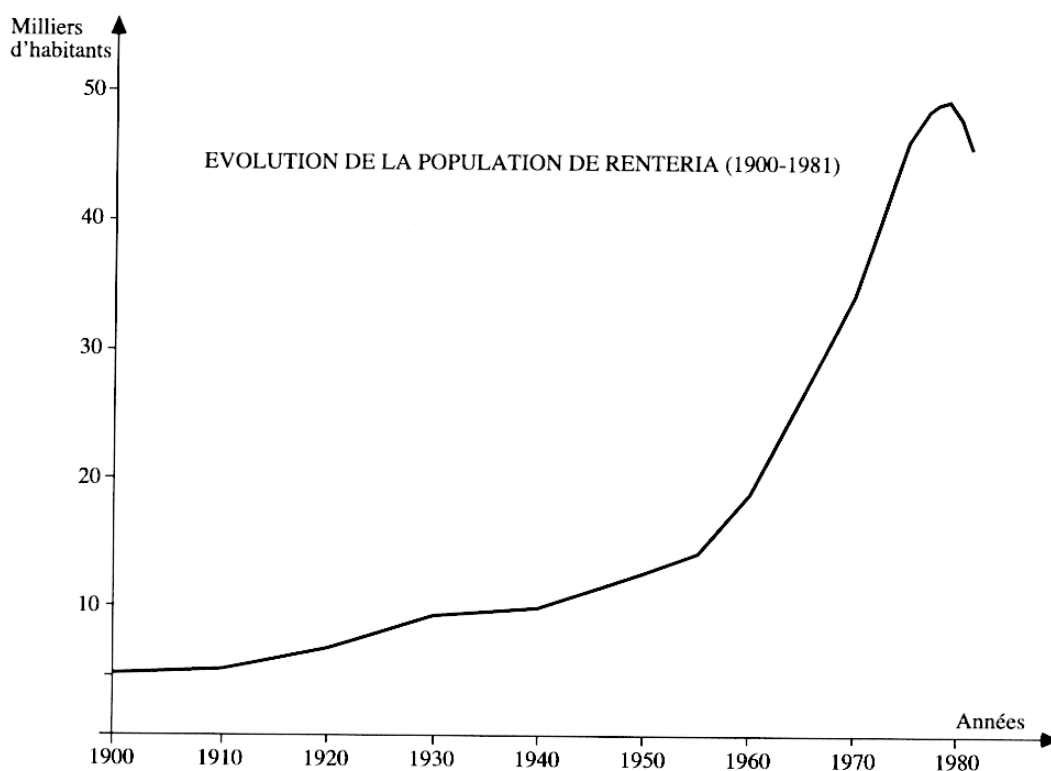
même quadrupler sous l'effet d'une fantastique immigration attirée par le second boom économique, et parce que, malgré cette immigration, le sentiment et le mouvement national n'ont pas cessé de s'y développer. Ville à très forte immigration et à attitude nationaliste très vive, Renteria nous est apparue comme un excellent lieu pour étudier les relations entre les immigrés et le nationalisme. De plus, avec environ 60 % de sa population active employée dans le secondaire, [278] Renteria fait aussi figure d'archétype de la ville industrielle³¹. Enfin, la municipalité ayant commandé en 1970 et 1981 deux études socio-économiques et démographiques, nous disposons de suffisamment de données statistiques (denrée plutôt rare en Pays Basque) pour vérifier nos hypothèses et compléter les conclusions exposées dans le paragraphe précédent³².

« Il n'y a jamais eu tant d'immigrés à Renteria et pourtant, tu vois, il n'y a jamais eu non plus tant de nationalistes. » Cette réflexion d'Interview 58³³ résume bien la situation. À partir de 1955, la courbe d'évolution démographique de Renteria se redresse brusquement.

³¹ 58,2 % en 1981. Entre 1965 et 1976, ce pourcentage dépassait les 65 %.

³² La première de ces études fut effectuée par Gaur (*El pueblo de Renteria en 1970*, inédit) et la seconde par Talde (*Estudio socio-economico de las normas subsidiarias de planeamiento del municipio de Renteria - Informe urbanistico*, inédit).

³³ 27 ans, Renteria, octobre 1981.



[279]

Attirés par les très nombreux postes de travail que l'industrie locale ne cesse de créer, des immigrés, chaque fois plus nombreux, vont suppléer la main-d'œuvre locale incapable de les occuper tous. En 1981, seulement 19,5 % de la population était née à Renteria³⁴ ! Près de 80 % de ces immigrés sont arrivés après 1961, soit en pleine période de développement du nouveau nationalisme³⁵.

Dans le même temps, le poids des nationalistes ne cesse d'augmenter. Ainsi (nous ne disposons que de ce seul moyen de comparaison), alors qu'ils avaient obtenus 36,1 % des voix aux dernières élections d'avant-guerre (le 16 février 1936), ils obtinrent 51,3 % en 1979³⁶. Le détail des voix nationalistes est profondément significatif du changement du nationalisme : alors que le PNV, représentant la totalité des nationalistes

³⁴ 39,6 % étaient nés dans le reste du Guipuzcoa, 5 % dans une des trois autres provinces basques, 34,6 % dans le reste de l'Etat espagnol et 1,3 % à l'étranger (source : Recensement de 1901-Talde). Par immigrés nous entendons seulement ceux qui proviennent du reste de l'Etat espagnol et de l'étranger (soit ici 35,9 %).

³⁵ Dates d'arrivée des immigrés à Renteria : 1950, 7 % ; de 1951 à 1960, 12,8 % ; de 1961 à 1970, 40,9 % et de 1971 à 1980, 38,3 % (source : recensement de 1981-Talde).

³⁶ Les dernières élections confirment cette poussée : 57,8 % des voix.

d'avant-guerre obtenait donc 36,1 % des voix en 1936, il n'obtient plus, en 1979, que 16,9 points : le développement du nationalisme est exclusivement dû aux deux coalitions du nationalisme radical appuyées par ETA. Herri Batasuna obtient 21,2 % et Euskadiko Ezkerra 13,1 %. Ce qui, *a priori* semble confirmer l'hypothèse selon laquelle les nouveaux venus, lorsqu'ils adhèrent au nationalisme, le font sous un mode radical (pro-ETA).

Un épiluchage des fichiers des partis politiques aurait peut-être fourni de précieuses informations, mais il ne nous a pas été possible d'y procéder. Nous avons cependant atteint un but sensiblement identique par d'autres voies : en mettant en corrélation le pourcentage d'immigrés par quartier avec le nombre des voix obtenues par chaque parti dans ces mêmes quartiers³⁷. Renteria est divisé en 13 quartiers principaux. La répartition de leurs habitants [280] suivant les lieux de naissance est la suivante³⁸ :

Quartiers	Lieu de naissance des habitants de Renteria				Total absolu = 100 %
	Renteria	Reste Pays Basque	Reste Espagne	Etranger	
Centro	33,3	44,5	21,0	1,2	8 982 h.
Galtzaraborda	14,5	40,7	43,6	1,2	8 626 h.
Beraun	7,4	48,8	42,2	1,5	7 724 h.
Iztietia	16,2	46,7	36,1	0,9	5 095 h.
Agustinas	26,9	32,3	40,0	0,8	2 915 h.
Capuchinos	6,1	53,0	39,9	0,9	2 800 h.
Alaberga-Versaille	25,9	47,0	26,3	0,7	2 042 h.
Olibet-Casas nuevas	19,7	50,0	29,4	0,9	1 948 h.
Gabierrota	19,0	44,9	35,0	1,1	1 897 h.
Pontika	16,2	43,8	38,8	1,2	1 536 h.
Gaztano	42,5	34,8	19,7	2,9	826 h.
Larzabal	28,8	41,1	25,3	4,5	312 h.
Zone rurale	50,6	45,9	5,1	0,4	532 h.
Total Renteria	19,5	44,6	34,6	1,3	45 235 h.

Ne voulant pas encombrer ce travail de chiffres, nous ne prendrons ici que quatre quartiers : ceux où le pourcentage d'immigrés est le plus faible (Centro et Gaztano), et

³⁷ On ne vote pas par quartier mais par *mesas electorales* (bureaux de vote). Nous remercions Juan Carlos Jimenez de Aberasturi de nous avoir aidé à situer et répartir exactement ces *mesas* suivant les quartiers.

³⁸ Source : Recensement 1981-Talde.

ceux où il est le plus fort (Beraun et Galtzaraborda)³⁹. La répartition des voix électorales y est la suivante⁴⁰ :

Quartiers	% d'immigrés	PSOE	UCD	PNV	HB	EE
Gaztano	19,7	15,7	7,9	26,1	27,2	10,2
Centro	21,0	15,8	10,9	25,7	23,5	13,3
Beraun	42,2	40,7	12,4	6,2	14,0	12,0
Galtzaraborda	43,6	39,1	13,9	6,7	14,1	13,9

[281]

En regard de ces résultats, nous pouvons affirmer que plus le pourcentage d'immigrés augmente et plus celui qui correspond aux voix nationalistes baisse (tandis que celui du PSOE augmente), et que plus le pourcentage d'immigrés augmente et plus le rapport nationalisme radical/nationalisme modéré devient élevé, passant de 1,4 dans le quartier de plus faible immigration à 4,2 dans celui ou celle-ci est la plus forte⁴¹.

Ces résultats très concrets confirment donc notre hypothèse selon laquelle l'attitude nationaliste des immigrés récemment arrivés est une attitude radicale et transgressive⁴². Cependant, rien ne nous empêche de formuler à cet endroit une contre-hypothèse : dans quelle mesure les voix nationalistes obtenues dans les quartiers d'immigrés ne proviennent-elles pas uniquement ou en quasi-totalité des « autochtones » (nés en Pays Basque) ? Le radicalisme de ce vote n'est-il pas dans ce cas l'expression d'un rejet envers les immigrés, un peu comme la première vague d'immigration de la fin du XIX^e avait radicalisé le premier nationalisme ?

Quatre données nous permettent de repousser sans appel cette vision et donc de valider définitivement l'hypothèse centrale.

1) L'idéologie et surtout la pratique du nouveau nationalisme, loin d'avoir une approche ségrégationniste des immigrés encouragent et privilégient au contraire leur

³⁹ Nous excluons la zone rurale constituée par des fermes isolées car ses habitants ne relèvent pas, comme la quasi-totalité de la population de Renteria, de la société industrielle et urbaine. Ses résultats électoraux sont un bon reflet de ceux qu'obtiennent les partis politiques en zone rurale. Les nationalistes obtiennent 85 % des voix dont plus de la moitié vont au PNV, le PSOE, 0 % et la droite (UCD et A.) 7,5 %.

⁴⁰ Elaboré à partir des certificats de scrutin des différents bureaux de vote de Renteria aux élections législatives du 1/03/1979, archives municipales.

⁴¹ Dans les dix quartiers intermédiaires, la progression de ce rapport est directement proportionnelle à l'augmentation du pourcentage d'immigrés, ce qui confirme cette loi.

⁴² 92,1 % des immigrés de Beraun et 83,6 % de ceux de Galtzaraborda sont arrivés après 1961 (source : Talde).

intégration, condamnant dans le même temps toute vision raciale du mouvement national. Il se peut même fort bien que ce soit exactement le processus inverse à celui de la contre hypothèse qui se soit produit. A savoir que les immigrés en provenance des autres provinces basques (40,7 % à Galtzaraborda et 48,8 % à Beraun) et votant auparavant (dans leur village d'origine) PNV aient, dans leurs contacts et expérience d'un même quotidien avec les immigrés espagnols (respectivement 43,6 % et 42,2 %), reporté leurs voix sur le nationalisme radical et le PSOE, plus aptes à leurs yeux à exprimer et formuler leurs problèmes et leur révolte⁴³. [282]

2) L'enquête effectuée par Gaur montre clairement que les relations entre immigrés et autochtones sont bonnes, le contraire faisant figure d'exception. Ainsi, les réponses (données ici en pourcentage) à la question « Pensez-vous que dans cette ville les relations entre les personnes nées ici et celles qui proviennent d'autres provinces soient bonnes ? » s'ordonnaient ainsi (en pourcentage) :

Réponses	Nés en Pays Basque	Immigrés	Total
Très bonnes	3	4	4
Bonnes	67	73	70
Normales	27	21	24
Mauvaises	3	2	2
Très mauvaises	0	0	0

Pour la très grande majorité de la population (les 3/4) les relations entre immigrés et autochtones sont donc bonnes. Le très faible pourcentage des mécontents (2 %) montre bien qu'il n'existe aucune dissension notable entre eux. Les réponses à une autre question (« selon vous, et en général, pensez-vous que ceux qui viennent d'autres provinces aient, dans leurs relations avec les gens, des désavantages par rapport à ceux qui sont d'ici ? ») confirment cet état de chose (pourcentage) :

Réponses	Nés en Pays Basque	Immigrés	Total
Non, mêmes conditions	70	89	83
Quelques désavantages	15	6	8
Beaucoup de désavantages	5	3	4
Seulement ceux qui viennent d'arriver	7	2	3
Des avantages	5	0	2

⁴³ « Ici tout le monde est nouveau, ici tout le monde est à la même enseigne : la monstruosité du quartier, sa débilité architecturale, le manque de transports en commun, d'isolation, d'espace vert. Ici il n'y a pas des « gens d'ici » et des « immigrés », on est tous des immigrés, et donc aussi tous d'ici. » (Interview 57, Renteria, octobre 1981).

Le fait d'être immigré influe donc peu dans les relations avec les gens. À l'inverse, que les personnes nées en Pays Basque pensent notablement plus que les immigrés que ces derniers aient quelques désavantages semble trahir un certain « complexe d'hospitalité ». Si désavantage réel il y avait eu, ce serait les immigrés qui, au premier chef, l'auraient noté et non les autochtones.

3) Notre « sociologie participante » confirme ces résultats : l'ensemble des conversations que nous avons eu avec les habitants de Renteria vont dans ce sens. Aucun n'a fait état de tensions réelles entre autochtones et immigrés. Si des différences culturelles sont relevées, celles-ci n'entraînent jamais un sentiment raciste ou de haine. [283] A noter que ces différences ont quasi exclusivement été signalées par des personnes dont l'âge dépassait la quarantaine. Beaucoup ont au contraire souligné l'union immigrés-autochtones face à la répression, aux problèmes d'urbanisme et dans les revendications ouvrières. Sauf deux cas, l'ensemble des immigrés qui participent directement au mouvement national et avec lesquels nous avons pu parler (une vingtaine environ dont 9 ont été interviewés) avaient moins de trente ans⁴⁴. Ils militaient tous au sein de la gauche nationaliste et tous ont signalé la réaction face à la répression comme une des principales lignes conductrices les ayant conduits au nationalisme⁴⁵.

4) Enfin, le dépouillement des 854 fiches d'inscription des élèves aux cours d'*euskera* pour adultes organisés tous les soirs à Renteria confirme définitivement la participation des immigrés au mouvement basque. 47 % des élèves sont immigrés⁴⁶. Lorsque l'on sait que 68,5 % des habitants de Renteria n'ont aucune connaissance de l'*euskera* et que ce chiffre atteint 72 % dans la région de Saint Sébastien-Renteria-Pasajes-Irun, il apparaît évident que la volonté d'approcher l'*euskera* ne doit pas être recherchée dans la valeur instrumentale de cette langue. On n'apprend pas l'*euskera* comme on apprend le français ou même le catalan. Pour l'immigré, ces langues sont des langues usuelles dont la connaissance est indispensable pour pouvoir vivre dans le pays d'accueil. En Pays Basque, la situation est différente. On peut très bien y vivre sans

⁴⁴ Dans les deux cas, il s'agissait de parents dont les enfants militaient dans des partis indépendantistes. La mère de l'un d'eux fut retenue en otage par la police jusqu'à ce que son fils se présente à la police.

⁴⁵ Voir en annexe un aperçu de cette répression : « une semaine à Renteria ».

⁴⁶ Nous remercions l'*Euskaltegi* (Centre d'apprentissage du basque par les adultes) de Renteria pour nous avoir permis de travailler sur son fichier. 86 % des élèves ont moins de trente ans.

savoir *l'euskera*. La motivation doit être, dans la majorité des cas, cherchée ailleurs⁴⁷. Essentiellement dans le pouvoir symbolique de *l'euskera* à signifier l'appartenance basque. Appartenance la plupart du temps vécue sous un mode transgressif ou alternatif au pouvoir. [284]

Au total, l'étude partielle de l'attitude des immigrés envers le mouvement national basque à Renteria permet de confirmer :

- Que les relations immigrés-autochtones sont, dans l'immense majorité des cas, bonnes et, qu'à l'inverse de ce qui se passait avec le premier nationalisme, les dissensions immigrés-nouveaux nationalistes sont très rares.

- Qu'au contraire, une importante minorité d'immigrés participe directement au mouvement national basque.

- Qu'il s'agit, dans la quasi-totalité des cas, de jeunes immigrés récemment arrivés.

- Que l'intégration de ces jeunes immigrés au mouvement national se fait essentiellement sous un mode radical et transgressif par le biais de leur participation au processus de dégagement d'une identité basque nouvelle face à la répression. Identité basque qu'ils ressentent bien souvent pour la première fois dans leur expérience concrète du décalage entre la perception que leurs milieux d'origine continuent d'avoir du « problème basque » et celle qui, produit de leur quotidien, est désormais la leur.

- Que cette perception, puis participation, se traduisent, entre autres, par une pratique politico-culturelle, notamment l'apprentissage de *l'euskera*, essentiellement perçu comme une langue-symbole. [285]

⁴⁷ Dans quelques rares zones *l'euskera* domine nettement. Mais ce sont pour l'essentiel des zones rurales qui n'attirent donc que peu les immigrés.